

C'est cette vérité-là, celle du créateur, la plus profonde, qui a été occultée par le déferlement des rumeurs. Polanski a pris le risque de créer « le Couteau dans l'eau », « le Bal des vampires », « Rosemary's Baby », « le Locataire », « Tess »... Une carrière faite de coups d'audace, une liberté d'invention exceptionnelle, un flair pour les goûts du public, une patience d'artisan, une autorité de chef d'orchestre, une vitalité impressionnante... L'enfant perdu qui fabriquait des lanternes magiques dans les ruines de Cracovie est resté fidèle à sa vocation. Pourtant, alors qu'il met la dernière main au mixage de « Pirates », alors que les rituels cannois se préparent, il a encore des doutes. « La persévérance compte plus que le talent, hélas... Quand on finit un film, on se demande si cela en valait la peine. La somme de travail, de difficultés, de détails, de conflits, de décisions... Pendant un tournage de neuf mois, comme celui de "Pirates", avec une équipe de deux cents personnes, il y a des naissances, des morts, des mariages... Le metteur en scène écoute les avis du comédien, du maquilleur, du producteur... Mais en dernier ressort, c'est son idée la seule bonne, même si elle est mauvaise... Le despotisme est indispensable. Un film est réussi quand le cinéaste a su faire plier les autres, assez pour que le résultat ressemble à ce qu'il voulait faire. Cela en vaut-il la peine ? A peine... »

Il paraît que dans « Pirates » tous les personnages sont méchants, sanguinaires, assoiffés d'or. Impossible d'imaginer une gueule plus patibulaire que celle de Walter Matthau sur les affiches du film. La barbe, le rictus, le sabre, tout y est. « Au début, je voyais Jack Nicholson. Et puis, peu à peu, cette image s'est transformée — pas seulement parce qu'il demandait un cachet de plus en plus élevé. Je me représentais une sorte d'absolu du pirate, sans savoir d'où me venait cette vision. C'est bien plus tard, pendant le tournage, en voyant Walter Matthau sur un radeau, sans son chapeau, que je l'ai reconnu : c'était le Capitaine Haddock ! »

Polanski rit. Il propose de sortir, de prendre un café. Il s'est fait plaisir, en tournant « Pirates ». Un plaisir d'enfant amoureux de Tintin, d'Errol Flynn et de Walt Disney. Le plaisir d'une aventure moins amère qu'elle ne le fut dans sa vie. « Après tous ces films destinés à un public particulier, je voulais sortir de cette atmosphère lourde, faire un film pour tout le monde, et aussi pour les enfants. » Le capitaine Red, ce héros formidable et boiteux, a une mission secrète : délivrer Roman Polanski de son aura sulfureuse, faire de lui un cinéaste qui ne sera jugé, comme les autres, que sur son talent et son travail.

Polanski vit à Paris, sa ville natale, et s'y sent bien. « Je suis un citoyen... Los Angeles, ce n'est qu'une grande banlieue qui fait semblant d'être une ville. Et puis, j'y ai trop de souvenirs douloureux... J'aime Londres, mais la presse anglaise est trop ignoble. Il est étonnant qu'une nation si admirable ait des journaux si méprisables... » Dans un café, sur les Champs-Élysées, Polanski boit deux grands verres d'eau gazeuse. Un inconnu lui demande un autographe. Il étale sur une feuille quadrillée un immense paraphe. R. Polanski, une belle signature.

CATHERINE DAVID ●

Un film dans la gueule d'un volcan

Tourné en Tunisie, produit par Tarak Ben Ammar, « Pirates » a réuni 4 000 ouvriers et nécessité 200 000 journées de travail

« Un film ressemble à un navire sur l'Océan. Le feu prend dans la cabine, des passagers tombent à l'eau mais le bateau doit continuer à avancer. A la fin du voyage, certains équipages sont devenus fous », souffle le producteur. Et l'histoire d'un film sur un bateau ? « Pirates » est une folie ! Une lutte contre la mer, la tempête, le temps et l'argent. Un voyage imaginaire au pays du réel, un pari sur la démesure, lancés par des gens raisonnables qui ont failli ne jamais toucher au port. « Pirates » est une aventure. Il était une fois un réalisateur de cinéma au prénom d'écrivain qui rêvait de flibuste et croise un producteur au nom de corsaire arabe. Roman Polanski a rencontré Tarak Ben Ammar.

Le réalisateur ne fait jamais de compromis. Voilà dix ans qu'il fantasme sur son histoire de pirates. Mais il exige un galion, un vrai, entièrement reconstitué, et deux plateaux de cinéma. Dix ans qu'il se heurte aux moues horribles des producteurs de Hollywood. Trop cher, beaucoup trop cher ! Va pour les pirates mais pas pour le trésor. On lui offre des bouts de galion, un océan de carton-pâte et des budgets rognés. Roman Polanski refuse, s'entête. Le drapeau noir flotte sur le projet. Jusqu'à ce jour de mars 82 où Claude Berri le présente à Tarak Ben Ammar. Le producteur tunisien veut depuis longtemps faire de son pays un décor naturel pour le cinéma. Il emmène Roman au port d'El Kantaoui à Hammam Sousse, et lui montre la Méditerranée : Roman aura son galion, ancré au bord de la marina et les plateaux seront construits à côté du navire ; le cinéaste pourra même faire à pied le chemin des studios aux lieux de tournage. Roman écarquille les yeux... Tarak Ben Ammar lui offre le monde dans un mouchoir de poche.

Le producteur a fait ses comptes ; le film est irréalisable si on ne réduit pas impérativement les frais. Le secret ? Une solution en forme d'équation pour une tragédie : l'unité de lieu, de temps et d'action. Tarak Ben Ammar renonce à ses propres studios de Monastir pourtant peu éloignés. Trois quarts d'heure de route, deux fois par jour et pendant neuf mois, pour des centaines de personnes... Des millions de dollars perdus ! Pas question. Tout doit être construit, tourné et monté sur place : « Soleil le matin ? On tourne à l'extérieur. Le ciel se couvre ? On file aussitôt au studio. Résultat : une flexibilité incroyable », explique Tarak Ben Ammar. Le producteur ne posera qu'une seule condition : la logistique sera tunisienne. « Pirates » représente 4 000 ouvriers, 200 000 jours de travail, un énorme chantier — l'équivalent d'une année du budget



Tarak Ben Ammar

de la culture du pays — et des techniciens du cinéma à former. Il rêve de créer chez lui ce début d'industrie, les Tunisiens ne seront plus seulement les serveurs ou les figurants d'un film. « Pour la première fois, un pays non occidental a pu réaliser seul une œuvre de cette démesure. Le film laissera quelque chose au pays. » Made in Tunisia ? Roman Polanski dit oui. Deux millions de dollars pour le rachat des

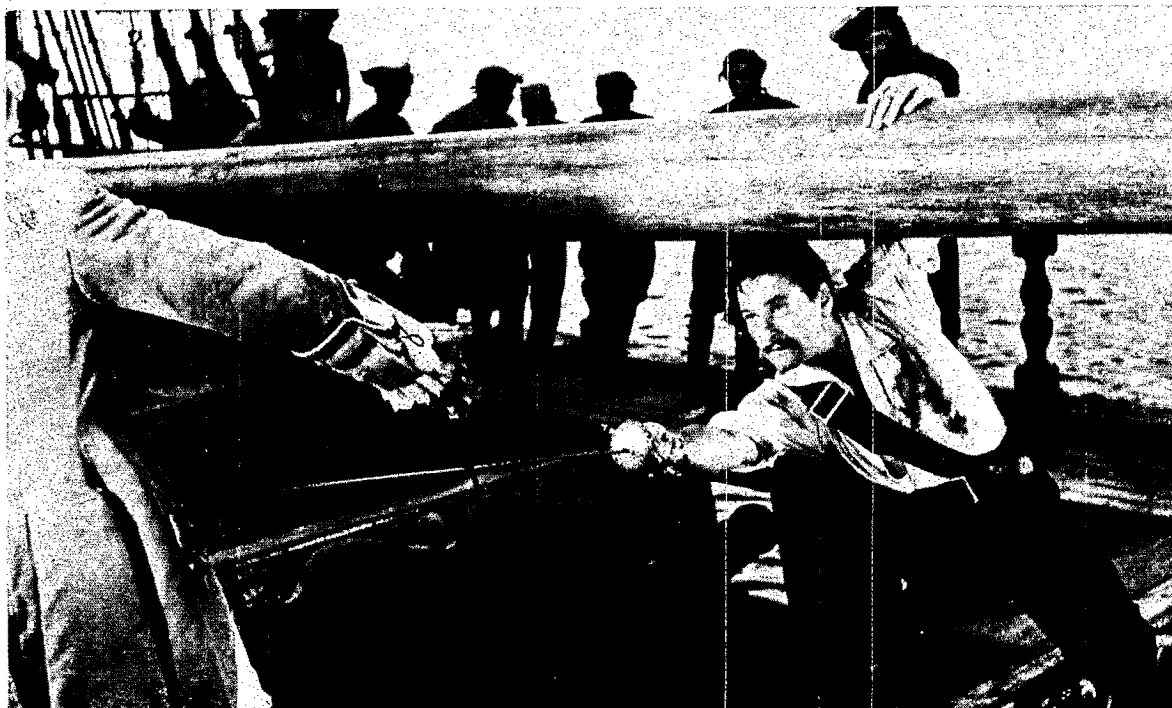
droits, deux autres pour les studios, 8 millions pour la construction du galion... Malgré un budget au cordeau, « Pirates » coûte 30 millions de dollars, 20 fois le prix moyen d'un film français. Un an plus tard, Tarak Ben Ammar signe avec Universal ; le film est couvert. « Pirates » peut commencer.

« *Au cinéma, la mer est maudite* », soupire le producteur. Allez donc tourner une longue scène à l'aube naissante ! La couleur de la mer et du ciel, la force et la direction du vent : tout change d'un jour à l'autre. La Tunisie respire le soleil ? Pas cet hiver-là. Le ciel reste gris, il pleut, il neige ! « *L'horreur !* » Et le galion qui n'en finit pas d'être achevé. Roman a parlé avec les forgerons et les artisans, chaque pièce est tournée à la main, le chef-d'œuvre historique se fait attendre. Le tournage a commencé en novembre 84, mais Polanski espérera... six mois l'arrivée de la « vedette du film ». Le réalisateur fait des cabrioles, tourne les scènes par petits bouts, dans le désordre. Les scriptes lèvent les bras au ciel. Au printemps, Roman a épuisé toutes les ressources du scénario. La Méditerranée grisonne toujours et le galion n'est pas terminé. Toute l'équipe file pour trois semaines vers la lumière des Seychelles. Entre-temps, Universal a changé de directeur. Les nouveaux patrons ne veulent plus entendre parler de « Pirates ». Ils se retirent. Hollywood est un village et ses habitants superstitieux.

La « contagion » gagne les autres « majors ». Tarak Ben Ammar a le vertige. Renoncer ? Le film a déjà coûté 7 millions de dollars. Dino De Laurentiis intervient, négocie avec la MGM, débloque 9 millions de dollars. De son côté, Tarak Ben Ammar a réussi quelques gros coups : « Plus beau que moi tu meurs », « les Morfalous », « Tais-toi quand tu parles... ». Il puise dans sa cassette, investit tous les bénéfices réalisés depuis quinze ans et emprunte le reste. Banco ! Quand Roman Polanski revient des Seychelles, le galion n'est toujours pas fini. Le 15 avril enfin, il fait son entrée dans le port malgré un vent de force 10 pendant la plus grande tempête que la Tunisie ait jamais connue. Sauvé ? Non. Le lendemain soir, le capitaine d'un cargo danois se frotte les yeux : qu'est-ce que c'est que ce... ? Trop tard ! Le cargo a embouti le galion.

« *On ne pensait pas en baver autant* », raconte le producteur. Le film se fera « *avec seulement quatre semaines de retard et un dépassement de 10 % du budget, un exploit, non ?* » Roman Polanski aurait réussi à réaliser son film dans la gueule d'un volcan. Pendant les années sombres il l'avait déjà tourné cent fois dans sa tête. Le scénario a été respecté à la virgule près. « *Au montage, le puzzle a soudain pris forme, admire Tarak Ben Ammar. Les angles de vue impossibles, les raccords mystérieux, les plans que lui seul avait exigés : tout alors devenait limpide. Des moments magiques ! Roman a le génie de la création !* » « Pirates » sortira cet été aux Etats-Unis. Le producteur s'enflamme : « *Si le film marche, on envisage de tourner la suite !* » Le scénario ? Tarak ne le connaît pas. « Pirates » : histoire d'un film ou conte de la folie ordinaire ? Le producteur sourit, confiant : « *Roman, lui, il sait.* » Au cinéma, Polanski a toujours eu, il est vrai, plusieurs batailles de corsaires d'avance sur les autres.

JEAN-PAUL MARI ●



Errol Flynn dans « *le Vagabond des mers* » (1953)



Douglas Fairbanks et Billie Dove : « *le Pirate noir* »

Grand écran ? Grand large !

Le schéma du genre est simple : un héros sans peur et sans reproche, une demoiselle en détresse, un traître fourbe. Et les îles...

« *Larguez les amarres, envoyez toute la voile ! Venez autour de moi, vous tous ! Vous avez été embarqués pour le dernier voyage du Corsaire rouge, un long voyage d'aventures autour des îles Caraïbes, et rappelez-vous, sur un bateau de pirates, dans des eaux de piraterie, ne posez pas de questions, ne croyez qu'à ce que vous voyez.* » C'est ainsi que débute « *le Corsaire rouge* », c'est ainsi que s'exprime l'ac-

teur-producteur Burt Lancaster, qui définit en séquence pré-générique les règles du plus luxueux des genres hollywoodiens : le film de pirates, un cinéma très beau, très cher, de pur divertissement.

Le genre ne souffre pas la médiocrité et n'engendre pas de séries B, le genre va mourir avec les studios à la fin des années 50. A l'époque du